

Entretien avec Marie- Claire GUINAND

René : Qu'avais- tu fait ? Qui étais- tu au moment où tu as rencontré l'eutonie ?

Marie – Claire : C'était à l'Institut JAKUES- DALCROZE à Genève. J'avais fait une scolarité normale, avec un bac classique et je voulais devenir professeure de rythmique Jaques-Dalcroze, une pédagogie qui a trait à la musique et au mouvement.

C'est là que j'ai rencontré l'eutonie avec Gunna BRIEGHEL- MULLER. Quelque chose m'y a fasciné. Je pense, à la réflexion, que j'y ai expérimenté « le sensible » d'une manière tout-à-fait nouvelle et surprenante pour moi. L'intuition de dimensions à découvrir, qui m'attiraient. Jusqu'alors ma formation avait été plutôt classique et scolaire. Là je rencontrais une tout autre démarche. Pour diverses raisons je n'ai pas poursuivi à l'Institut Jaques-Dalcroze, mais l'expérience de l'eutonie restait bien ancrée dans un coin de ma tête...

R : Comment est venue l'idée d'aller à Copenhague ? Comment as- tu préparé ton départ ?

M-C : Comme je l'ai déjà dit, quelque chose de profond avait été touché en moi et m'était resté. Lorsque j'ai quitté l'Institut Jaques-Dalcroze j'ai demandé à Gunna où je pouvais approfondir ce que j'avais découvert chez elle. Elle m'a parlé de l'Ecole d'Eutonie de Gerda Alexander, à Copenhague. Elle m'a dit aussi avoir l'intention de créer un jour une formation d'eutonie à Genève.

Aller à Copenhague ? Faire une formation que personne, ou presque, ne connaissait en Suisse ? Cela m'a paru difficile à envisager comme formation de base. J'ai pensé plus réaliste de me replier, en quelque sorte, sur une formation de physiothérapie, à Bâle, dont j'avais entendu dire du bien et dont je savais qu'elle offrirait des débouchés à la sortie. C'était en effet une très bonne école. Je l'ai suivie avec beaucoup d'intérêt. J'entrais dans « la vraie vie », celle de l'étude professionnelle, de l'hôpital, de la rencontre avec des patients. - Nous finissions chaque journée par une séance d'expression corporelle, inspirée de la « gymnastique rythmique allemande », cette mouvance initiée en Allemagne par Isadora Duncan (et d'autres) au début du 20^{ième} siècle, et à laquelle ont appartenu des créateurs comme Bode, Medau, Chladek, pour n'en nommer que quelques uns, et d'une certaine manière aussi Jaques-Dalcroze, qui enseigna à Dresde jusqu'en 1914, et ... Gerda Alexander. Pendant ces séances d'expression corporelle quotidiennes, je me sentais en pays de connaissance.

Donc, cette formation fut très stimulante, mais mon diplôme une fois en poche, je ne me voyais pas, à long terme, gagner ma vie comme physiothérapeute. J'ai cherché dans différentes directions quelle formation complémentaire entreprendre. L'idée de l'eutonie refaisait surface. Renseignements pris, il fallait évidemment des moyens. J'ai donc travaillé, comme physiothérapeute dans un centre de paraplégiques à Bâle, puis dans un cabinet privé pour rassembler l'argent nécessaire. Mes parents qui me soutenaient dans ce projet, m'ont également aidé.

R : Quelle a été ta vie personnelle à Copenhague ?

M-C : J'ai adoré ! Je vivais modestement, mais j'étais libre ! Il y avait le point fort de l'Ecole d'Eutonie, qui, à l'époque était une formation à plein temps. Nous y passions donc une grande partie de nos journées. Et il y avait « le monde extérieur ». Une ville à découvrir, des gens, une culture, une langue. J'y ai rencontré des amis avec lesquels je suis encore en contact aujourd'hui, et grâce auxquels j'ai pu retourner régulièrement au Danemark. En tant qu'enseignants dans des classes primaires, ils étaient très intégrés dans la culture et la société danoise, et désireux de me les faire connaître, ce dont j'ai beaucoup bénéficié.

R : Que pourrais-tu nous dire des autres élèves de Gerda Alexander, à cette époque ? Combien étaient-ils ?

M-C : Nous étions cinq élèves réguliers. Une islandaise, Hugrun, jeune institutrice, que j'ai revue pour la première fois, en Islande, l'année passée, après plus de 40 ans. Elle était à Copenhague parce que son mari y faisait une formation universitaire en mathématiques. En Islande une professeure de théâtre lui avait recommandé de suivre des cours chez Gerda Alexander et d'ouvrir ensuite des cours d'eutonie à Reykjavik. Elle a fait la formation en entier, mais de retour dans son pays, elle a travaillé comme institutrice. -

Puis il y avait Yves, parisien. Ses parents étaient intéressés par l'enseignement de Krishnamurti. Je crois qu'ils faisaient un lien entre cet enseignement et l'eutonie, et qu'ils ont piloté leur fils vers cette formation. Par la suite il est devenu ingénieur du son et cinéaste. C'est lui qui a réalisés les films de Gerda Alexander sur l'eutonie. -

Gerda Alexander (que nous appelions toujours « Madame Alexander ») donnait parfois des stages en Israël. C'est ainsi qu'Elisheva, physiothérapeute israélienne, nous a rejointes. Elevée dans un kibboutz, elle était impressionnée par les bâtiments historiques, la vie urbaine... Je crois que, pour elle, l'eutonie était un complément important à sa formation de physiothérapeute. Par la suite elle s'est mariée et a vécu aux Etats-Unis. J'ai malheureusement perdu sa trace, et ai appris plus tard qu'elle est décédée d'un cancer. -

Et il y avait une danoise, une seule, Dea. Elle était épouse et mère de famille et avait entrepris la formation d'eutonie sur le tard. Plus âgée que nous, elle avait sa vie de famille à elle, et nous avions moins de contact. -

La première année notre langue commune fut l'anglais, bien que tous ne le parlaient pas ... puis – comme nous l'avait dit G.A. - ce fut le danois, bien que tous ne le parlaient pas... on se débrouillait.

Quand je repense à notre groupe, je vois défiler beaucoup d'autres visages. Souvent des stagiaires, d'un peu partout, participaient pendant quelques semaines ou quelques mois à la vie de l'école. Ils, plus souvent elles, venaient d'Israël, d'Allemagne, de Suisse, de Suède, de Belgique, et sans doutes d'ailleurs encore.

R : Pourrais-tu nous parler de l'enseignement de Gerda Alexander – ses modalités, ses exigences, ses contrôles, ses examens, etc. ?

M-C : La première chose qui me vient à l'esprit est un certain climat « d'initiation » qui régnait chez G.A.. Elle me donnait l'impression d'avoir découvert des choses concernant le corps, le mouvement, qui n'étaient pas à la portée de tout le monde. Ou plutôt qui étaient à la portée de tous, mais qui, pour être pleinement vécues et intégrées demandaient beaucoup de travail. Elle tenait beaucoup à se démarquer des écoles de simple relaxation avec lesquelles elle ne voulait pas être confondue. La formation chez elle était chose trop sérieuse et exclusive pour être mélangée à d'autres approches corporelles. Même le vélo ! Un lundi matin, touchant mes

mollets, Gerda les jugea tendus. Je dus avouer une excursion à vélo, la veille, dans la belle campagne proche de Copenhague... aïe !

Je revois la magnifique salle dans laquelle se déroulaient les cours, dans un grand appartement du centre ville. Stucs au plafond, panneaux de tapisserie bleu clair encastrés dans des cadres dorés. Style très classique. Le samedi à onze heures nous regardions passer la garde royale sous nos fenêtres !

Je vois G.A. assise par terre, au pied des ces dorures, en train de nous faire travailler. Nous faisons beaucoup de pratique, enrichie des nombreux commentaires, propres à la « Weltanschauung » de G.A et qui participaient de son enseignement. : éléments de médecine « officielle », de médecines alternatives (orientales, populaires, de naturopathie), de philosophie, voire de spiritualité, mais aussi d'anecdotes et de rires. Je ne me souviens pas précisément de nos horaires, mais je pense que nous passions bien 6 heures par jour à l'école.

La première année fut entièrement consacrée au travail individuel, à la recherche de notre « régulation tonique » personnelle. G.A. considérait que nous ne pouvions aborder le travail en relation à l'autre qu'après avoir acquis des bases suffisantes pour ne pas transmettre ou échanger nos « déséquilibres ». « Etre en ordre », était une des ses expressions favorites. Elle nous faisait donc travailler les inventaires, le toucher, les étirements, les positions de contrôles, le repousser etc : ces bases que nous pouvons aujourd'hui appeler les fondamentaux de l'eutonnie. A partir de ces différentes approches, à la fois pour les approfondir et pour leur donner une forme personnelle et créative, nous devions présenter des « études de mouvement » : étude d'étirements, étude de toucher etc. Le regard « du maître » sur nos études était assez redoutable. Gerda voyait où et comment nous manquions de « présence ». « Vous n'êtes pas dans votre épaule droite » ! Une étude devait aussi avoir une cohérence formelle : un début, un développement, une fin. Elle avait des vertus pédagogiques, mais touchait aussi pour G.A. au domaine artistique, qui lui était cher.

La présentation des études procédait somme toute d'un certain contrôle continu. Comme d'ailleurs était sous « contrôle continu » - bienveillant et exigeant - notre présence quotidienne avec Gerda. Elle nous faisait travailler, elle nous voyait évoluer et comme nous n'étions que cinq élèves, elle nous connaissait bien. C'était en quelque sorte un enseignement « à l'ancienne », « de maître à disciples ».

A partir de la deuxième année commençait le travail relationnel. Le toucher d'une personne par l'autre, leur toucher réciproque, la mobilisation d'une personne par l'autre, des études de mouvement à deux, à trois, en groupe, parfois véritables petites chorégraphies. Plus nous avançons dans la formation plus les thèmes des études de mouvement devenaient complexes. Je me souviens d'un thème : « libération », d'un autre : « entrave », dans lequel, à deux, nous avions, l'un le pied gauche, l'autre le pied droit attachés ensemble. Et la fameuse série des positions de contrôle à faire en groupe, yeux fermés, à l'unisson. Dans ses thèmes chorégraphiques se reflétait l'intérêt de G.A. pour les arts de la scène et du mouvement.

Et enfin, en parallèle aux aspects pédagogiques et artistiques, il y avait ce que G.A. appelait le traitement : par différents procédés manuels l'eutonnie favorise la prise de conscience du corps et la régulation tonique de son partenaire (patient, client, élève).

Nous avions aussi une liste de lectures à faire, avec des comptes rendus à présenter au groupe : Matthias Alexander, H.Herrigel, K. von Dürckheim, M.Feldenkrais, pour n'en citer que quelques uns. Je nous vois assis par terre, buvant du thé dans de petits bols en terre cuite et discutant de nos lectures.

G.A. avait une ancienne élève qui avait développé une approche spécifique de la préparation à l'accouchement. Nous traversions la ville pour aller assister à ses cours et découvrir une application particulière de l'eutonie.

Une des originalités de G.A était la manière de nous initier à l'apprentissage de notre propre enseignement. Pendant un trimestre nous assistions chaque semaine à un de ses cours auprès d'élèves non-professionnels. La semaine suivante nous redonnions le même cours, aux mêmes personnes, en présence de G.A., qui ensuite en faisait la critique. Parfois les participants s'exprimaient spontanément. Ainsi nous n'avions pas le souci du contenu de la séance, mais seulement celui de la manière de la transmettre, éventuellement de nous adapter à une situation particulière. Je garde un bon souvenir de cette entrée en douceur dans la pédagogie. – Par la suite, nous devions constituer nous-mêmes un groupe de sensibilisation à l'eutonie, que nous présentions « in corpore » à l'examen de pédagogie, après 12 séances, dûment résumées et auto-évaluées.

En fait le seul moment qui avait vraiment l'allure d'un examen, était le diplôme, devant jury. A part la leçon de pédagogie, nous présentions une étude individuelle et une étude de groupe que nous avions créées. Pour l'évaluation du traitement nous devions en donner un à une eutoniste du jury. Redoutable, et discutable... Chacune de ces épreuves était suivie de questions la concernant. En outre il fallait rendre un mémoire, dont à ma connaissance, les exigences étaient assez peu définies.

En parallèle avec ce que je viens de décrire, il y avait un programme de cours théoriques : anatomie, physiologie, connaissances cliniques. J'en étais dispensée grâce à mon diplôme de physiothérapie. Seul me manquait le cours de psychologie, que j'ai suivi avec beaucoup d'intérêt.

R : Cette école était-elle rentable ? de quoi vivait Gerda Alexander ?

M-C : Aucune idée ! C'est une question que je ne me suis jamais posée. G.A. mentionnait parfois des difficultés à payer les professeurs qui venaient de l'extérieur. Ce n'est évidemment pas avec notre petit groupe de cinq élèves qu'elle s'enrichissait, même si nous payions des mensualités qui pour l'époque, étaient assez chères. C'était une école entièrement privée. Il y a eu des années où les stages de Talloires et d'ailleurs étaient très bien suivis... Avait-elle des biens, de la fortune ? Je l'ignore.....

R : Au retour en Suisse, comment s'est passée ta réinsertion professionnelle ?

M-C : Je suis rentrée à Bâle, d'abord chez mes parents, qui pouvaient m'héberger. Puis assez rapidement et à mon grand étonnement, j'ai eu plusieurs offres d'emploi. Une école professionnelle de gymnastique rythmique, dans la tradition allemande, ouvrait ses portes et souhaitait mettre l'eutonie à son programme. Ce que j'amenais était apprécié, tant par les élèves en formation que par mes collègues. Nous avions des échanges intéressants, au sujet d'approches aussi différentes que la gymnastique rythmique, l'expression corporelle selon Rosalia Chladek, l'eutonie, la danse folklorique, le massage, des branches théoriques... Très stimulant pour une eutoniste débutante.

D'autre part la section professionnelle du Conservatoire de musique cherchait quelqu'un pour travailler sur le plan corporel avec les musiciens en formation. Là aussi j'ai obtenu quelques

heures par semaine. Je n'y enseignais pas à strictement parler l'eutonie, mais je cherchais à m'adapter « eutoniquement » aux besoins de ces jeunes instrumentistes.

Et puis une école de physiothérapie de Bâle m'a proposé des heures d'eutonie pour ses élèves. Autre contexte, autre motivation professionnelle, mais toujours autour de la conscience corporelle...

A côté de ces emplois à temps partiel, j'ouvrais mon cabinet privé de physiothérapeute-eutoniste indépendante, à vrai dire beaucoup plus attirée par le travail comme eutoniste que par la physiothérapie « généraliste ». J'y réservais une pièce dans mon appartement pour des séances individuelles, et louais une salle ailleurs pour ouvrir des groupes d'eutonie. Le moment, au début des années 70, était favorable : l'offre de méthodes travaillant sur « le corps sensible » était encore limitée, mais l'intérêt, le besoin, commençait à se faire sentir dans la société.

Ainsi, à mon retour de Copenhague, j'ai eu tout de suite suffisamment du travail.

C'est à cette époque aussi que G.A. m'a demandé d'aller présenter mon mémoire de diplôme au Groupe International avec lequel elle travaillait régulièrement en France. Mon mémoire examinait des rapprochements possibles entre la Psychologie analytique de Jung et l'eutonie. J'ai par la suite, tout naturellement, gardé des liens d'amitié et de travail avec le Groupe International.

Quelques années plus tard, alors que je vivais déjà à Lausanne, j'ai répondu à la proposition de Gunna Brieghel-Muller de créer, avec elle, une formation professionnelle d'eutonie à Genève. L'aventure commença en 1974 ou 75 (?), mais se termina pour moi deux ans après, suite à des différents rendant une collaboration harmonieuse difficile.

R : Tu nous as parlé de ta formation en eutonie et d'autres éléments de formation. Est-ce que par la suite tu as rencontré des méthodes ou des champs de connaissances qui t'ont intéressée ?

M-C : J'étais arrivée à Lausanne, pour m'y établir après mon mariage. De mes activités bâloises je n'ai gardé que mes cours privés d'eutonie pendant quelques années encore. Un jour je reçois un coup de fil d'un médecin psychiatre du C.H.U.V (Centre hospitalier universitaire vaudois), le Dr F.Wulliemier. Il avait travaillé, à la maternité du C.H.U.V, avec une physiothérapeute, Nina Zenner, et avait été intéressé par sa façon d'aborder ses patientes. Nina se formait en eutonie et donna mon adresse à F.W. Tout en étant psychiatre, il s'intéressait beaucoup à la relation au corps. Après plusieurs entretiens il m'a proposé de venir quelques heures par semaine au C.H.U.V, travailler en eutonie avec des patients qu'il suivait en psychothérapie. J'étais moi-même très intéressée par cette nouvelle expérience, dans un domaine qui m'attirait, mais que je ne connaissais pas. Ce fut le début d'une longue collaboration – trente ans et plus ! Après quelques temps nous nous sommes installés ensemble dans un cabinet de groupe. Chacun avait sa propre patientèle, son administration, sa gestion. Mes séances pouvaient être remboursées par les caisses maladie sous couvert de physiothérapie.

Pour certains patients nous faisons appel à nos compétences réciproques et travaillions donc en thérapie conjointe. Les patients venaient parallèlement en psychothérapie, et en eutonie. Parfois nous organisons des séances communes, patient, psychothérapeute, eutoniste. Et une fois par semaine F.W. et moi nous rencontrions pour discuter de l'évolution de nos patients.

Durant de longues années nous avons aussi animé des groupes de formation pour soignants, dans lesquels nous faisons coïncider approche systémique et approche corporelle.

Il va sans dire que j'ai beaucoup appris sur les conceptions, manière de voir, références de la psychothérapie, du moins de celle que je côtoyais.

De mon côté j'animais aussi des groupes hebdomadaires et stages d'eutonie.

Et je continuais à me former en participant à toutes sortes de stages et week-end dans l'éventail corps-psy, plus ou moins ésotériques ou alternatifs, ... parce que c'était dans l'air du temps, et par curiosité...

La pédagogie de l'eutonie, à l'époque, accordait relativement peu d'attention à la parole du pratiquant, à la verbalisation – même simplement descriptive - de son vécu. La formation avec Jean-Paul Résséguier, dans les années 80, m'a confortée dans mon désir de donner une vraie place à la parole du patient dans mon travail. C'est un levier puissant. Encore faut-il apprendre à le manier avec discernement.

La formation en hypnose que j'ai suivie dans les années 90 m'a donné encore un autre cadre, dans lequel « le sensible » de l'eutonie et ses multiples ramifications, dans l'affect, l'émotion, l'imaginaire, l'histoire personnelle, bref dans « le monde du patient », peuvent entrer en résonance, comme autant d'expressions de sa personnalité.

Aujourd'hui j'ai cessé mon activité d'eutonie en groupes. F.W. ayant pris sa retraite, je travaille - toujours en collaboration avec quelques médecins - avec des patients, en séances individuelles, dans un charmant petit cabinet entouré de magnifiques vieux arbres, en pleine ville de Lausanne. Cadre tout à fait privilégié !

R : Tu nous as parlé de l'accueil qui était fait à l'eutonie lorsque tu es revenue de Copenhague, des demandes que tu as reçues et des portes que cela t'a ouvertes. Mais actuellement nous sommes à une autre époque. Alors, comment vois-tu l'avenir de l'eutonie ?

M-C : C'est une grande question, une vraie question. L'eutonie, du temps de G.A., était novatrice. Aujourd'hui beaucoup de méthodes lui ressemblent, du moins en apparence. Balles de tennis et bâtons à se mettre sous le dos se sont popularisés. La concurrence est vive.

Si j'observe autour de moi je constate que peu d'eutonistes gagnent leur vie avec leur seul diplôme d'eutonie. Leur formation semble souvent plutôt représenter un « à-côté » à leur profession de base. Dans d'autres cas elle devient un outil supplémentaire, intégré à leur profession de : physiothérapeute, professeur d'éducation physique, de rythmique, de psychomotricité etc.

Il ne faut pas sous-estimer l'existence et l'apport de l'eutonie ainsi intégrée. C'est positif. Mais est-ce à dire que l'eutonie ne se suffit pas à elle-même comme profession à part entière ? Ce n'était assurément pas l'idée de G.A.

Est-ce que si elle parvenait à se faire reconnaître par des instances officielles, elle obtiendrait les soutiens et les financements pour exister à part entière et se déployer dans la société ? La lutte pour la reconnaissance d'une nouvelle profession est rude. Beaucoup de conditions doivent être remplies, le dossier bien ficelé. Jusqu'il y a peu j'étais plutôt pessimiste, mais je viens d'apprendre que l'eutonie est, très probablement, en passe d'être reconnue en Suisse, au niveau fédéral, dans le cadre des thérapies complémentaires. Il semble que le fait que l'eutonie soit connue et pratiquée dans de nombreux pays d'Europe et d'Amérique, ait pesé dans la balance. Et si cela s'avère possible en Suisse, pourquoi pas ailleurs ?

Propos recueillis le 7 Juillet 2014 par René BERTRAND

Revus et complétés par Marie- Claire GUINAND

René Bertrand: e-mail: rene.bertrand-vieilley@wanadoo.fr

- Reproduction partielle ou intégrale possible, avec mention d'origine
- Texte publié sous la seule responsabilité de l'auteur et n'engageant pas l'Institut d'Eutonie